

Un être déshonoré par un ou deux malheurs de ce genre ne peut plus compter, dans le salon où ils lui sont arrivés, sur ce degré de faveur nécessaire pour que l'esprit soit goûté et produise son effet. Comme cet être déshonoré a le malheur d'être gêné par une certaine délicatesse d'âme, il a besoin d'être encouragé pour qu'il lui vienne des mots spirituels. Or jamais les sots de ce salon ne voudront l'écouter, après les malheurs qu'il doit au double sens des paroles dont il se servait innocemment.

Je conclus brusquement que les Français du nord de la Loire peuvent *apprendre* la théorie des beaux-arts; comme ils sont supérieurs par l'esprit à tous les peuples actuellement existants, *comprendre* est leur grande affaire. Ils étonneront l'Allemand et l'Italien par les choses fines et profondes qu'ils diront à propos de la *Cène*, de Léonard de Vinci; mais présentez-leur à juger la moindre miniature, il s'agit d'inventer une opinion; en d'autres termes, il faut avoir une âme et lire dans cette âme.

Impossible. Cet homme si disert vous débite à contre-sens une phrase apprise par cœur. Cet esprit si fin n'est plus que M. Beaufils parlant de Racine.

Quinze millions de Français habitent entre la Loire, la Meuse et la mer; parmi une si grande multitude il peut y avoir des exceptions; le Poussin est né aux Andelys, et je ne nierai pas non plus que quelque savant Allemand n'ait de l'esprit.

Je viens de voir une lettre de sollicitation; un homme d'esprit qui est quelque chose dans le monde s'adresse à un homme qui approche du pouvoir. La lettre est parfaitement respectueuse, il est impossible de réunir avec plus de grâce des tournures plus polies, et cependant elle fait clairement entendre à l'homme puissant que la réussite dépend de lui, et que si le candidat n'obtient pas la place demandée on saura

qu'il ne l'a pas voulu. Une telle lettre est impossible à écrire en italien.

21 novembre. — Nous entrons souvent dans ces petites églises fondées vers l'an 400 avant la chute totale du paganisme, ou pendant le neuvième siècle durant les moments les plus barbares du moyen âge.

Le chœur en marbre blanc qui est au milieu de l'église de Saint-Clément nous a touchés davantage, parce que nous y avons vu le monogramme de Jean VIII qui vivait en 885, et dont je vais vous parler.

Qui nous l'eût dit il y a quatorze mois? les antiquités chrétiennes de la Rome du moyen âge sont pour nous pleines de charmes, et cependant elles sont souvent bien privées de *beauté*. Ce qui est beau, c'est le caractère de quelques-uns des hommes qui vécurent à Rome vers l'an 1000; les murs informes qu'ils ont élevés nous les rappellent vivement.

#### HISTOIRE DE ROME DE 891 A 1073.

L'espèce de passion que Rome nous inspire a été redoublée par le récit suivant :

Pendant tout le moyen âge, l'empereur d'Allemagne faisait nommer le pape; mais à son tour le pape couronnait l'empereur. De ces deux grands personnages celui qui se trouvait avoir le plus de caractère et de finesse l'emportait sur l'autre.

La lutte ne fut décidée en quelque sorte que par le grand homme qui, sous le nom d'Hildebrand ou de Grégoire VII, a été continuellement en butte aux injures de Voltaire et de tout le parti libéral. Le grand tort de Grégoire VII est d'avoir vu son intérêt et de l'avoir suivi. Les demi-savants veulent toujours qu'un homme de l'an 1200 ait le même caractère de

douceur et de raison que le riche financier chez lequel ils vont dîner.

En 1073, on ne réfléchissait pas aussi vite qu'en 1829; les choses les plus claires avaient besoin de plusieurs mois pour être comprises. Mais, en revanche, la présence continuelle du danger donnait à la plupart des hommes une grande force de caractère. Nous voyons, en 1829, qu'un ministre disgracié est assez puni par l'envoi à la Chambre des pairs. Sous Louis XV, on exilait le duc de Choiseul. Louis XIV punissait par une prison terrible le duc de Lauzun son favori, et le ministre Fouquet. En remontant plus haut, on voit des ministres pendus, et Louis XIII ne peut se défaire du maréchal d'Ancre qu'en le faisant assassiner à la porte du Louvre. Ces exemples si près de nous n'empêchent pas un écrivain libéral qui fait l'histoire des papes de se récrier sur l'abominable cruauté d'un pape du dixième siècle qui fait tuer son rival. Je le demande : quel traitement l'Angleterre, cette patrie de l'hypocrisie de bonté et de moralité (*the cant*) a-t-elle fait de nos jours au seul grand homme des temps modernes?

Le premier acteur des nombreuses tragédies sacerdotales dont les rues de Rome furent le théâtre au moyen âge est le pape Formose; il était évêque de Porto, et commença sa carrière par conspirer pour introduire l'étranger dans sa patrie. Formose voulut rendre les Sarrasins maîtres de Rome. Jean VIII l'excommunia, et huit ans après Formose fut porté au trône pontifical par l'une des deux factions qui divisaient Rome (891). Il avait pour lui la noblesse et les hommes remarquables par leur esprit; il chassa la faction contraire au moment où elle allait consacrer le pape qu'elle avait élu. Cherchez les détails dans Luitprand, ils sont pittoresques, mais tiendraient ici trop de place. Après la mort de Formose, la faction contraire porta au trône Étienne VI. Ce pape fit déterrer le cadavre du pape

Formose (896), le fit revêtir de ses habits pontificaux, et, l'ayant fait placer au milieu d'une assemblée d'évêques, il lui demanda comment l'ambition avait bien pu le porter à avoir l'audace de changer le siège de Porto contre celui de Rome.

Formose, n'ayant pas répondu, fut condamné. Son corps, ignominieusement dépouillé des ornements dont on l'avait revêtu, eut les trois doigts de la main droite coupés, et de plus on le jeta dans le Tibre.

Luitprand ajoute que des pêcheurs le retrouvèrent, et que lorsqu'ils rapportèrent ses restes mutilés dans l'église de Saint-Pierre, les images des saints se courbèrent respectueusement devant le malheureux pontife.

Les Romains, fatigués des débauches d'Étienne VI, le saisirent et l'étranglèrent en prison. Serge III fut élu; mais, chassé par un rival heureux, il se retira chez Adelbert II, marquis de Toscane et père de la belle Marosia, sa maîtresse. Pendant son absence, Benoît IV succéda à Jean IX, et fut remplacé par Léon V. Christophe, chapelain de ce dernier, ne le laissa pas longtemps jouir de la dignité à laquelle on venait de l'élever. Il le mit en prison en 905 et occupa lui-même le siège pontifical. Quelques mois après, les Romains, ennuyés de lui, eurent l'idée de rappeler de Toscane, où il vivait heureux avec sa maîtresse, le pape Serge III. Serge, soutenu par les soldats du marquis Adelbert, chassa facilement Christophe et régna tranquille pendant sept ans.

Rome fut gouvernée et bien gouvernée par une femme: Théodora appartenait à l'une des familles les plus puissantes et les plus riches de Rome. Elle eut de l'esprit et du caractère on ne lui reproche que la faiblesse d'avoir aimé ses amants avec passion. Marosia, la maîtresse du pape Serge, était sa fille.

Théodora prit de l'amour pour un jeune prêtre nommé Jean,

que l'archevêque de Ravenne avait envoyé à Rome pour y soigner les intérêts de son diocèse. Elle le fit nommer évêque de Bologne, et bientôt après archevêque de Ravenne. Enfin, l'absence lui étant insupportable, elle profita de son crédit sur les principaux personnages de Rome pour l'y rappeler, en le faisant pape.

Jean X régna quatorze ans, mais la fille de sa maîtresse lui donna beaucoup de chagrin. Marosia s'empara du rôle d'Adrien, domina souvent dans Rome, et plus tard choisit pour époux Guy, duc de Toscane.

Le pape ne put résister au duc et à sa femme; l'an 928, ils firent tuer le frère du malheureux Jean, l'enfermèrent lui-même dans une prison, et bientôt il y mourut étouffé sous des coussins.

Après le règne éphémère de deux ambitieux subalternes, Marosia éleva à la papauté le fils qu'elle avait eu du pape Serge III. Ce pape, fils d'un pape, s'appela Jean XI. Marosia régnait, elle perdit son époux, et, comme elle avait besoin d'un mari militaire, elle choisit pour le remplacer son beau-frère Hugues, roi d'Italie et frère utérin de Guy, duc de Toscane.

Le roi Hugues avait grièvement offensé un fils de sa femme, nommé Albéric. Albéric se mit à la tête de l'opposition, chassa Hugues, se rendit maître du gouvernement, mit sa mère en prison, fit peur au pape Jean XI, son frère, et régna de fait. Jean XI mourut bientôt. Albéric, qui avait le titre de patrice, gouverna Rome. Il donnait le titre de pape à un des prêtres de sa cour. En 954 il laissa le *duché* de Rome à son fils Octavien. Deux ans après, le dernier des papes nommés par Albéric étant venu à mourir, Octavien, qui n'avait que dix-huit ans, au lieu de lui nommer un successeur, se fit pape lui-même, et prit le nom de Jean XII. Toutefois il ne se servait de ce nom que pour l'expédition de ses affaires spirituelles.

Octavien, ou Jean XII, eut peur d'Adelbert, roi des Lombards; il appela en Italie Othon, roi d'Allemagne, homme du plus rare mérite, et le couronna empereur. Jean jura fidélité à Othon, qui, ayant d'autres affaires, s'éloigna de Rome; mais les Romains lui envoyèrent bientôt une députation pour se plaindre de la vie licencieuse de Jean XII. Les députés nommèrent à Othon les femmes pour l'amour desquelles le pape Jean XII s'était souillé de sacrilèges, de meurtres et d'incestes. Ils dirent que toutes les belles femmes de Rome étaient obligées de fuir leur patrie afin de n'être pas exposées aux violences sous lesquelles avaient déjà succombé tant de femmes, de veuves et de vierges; ils ajoutèrent que le palais de Latran, jadis l'asile des saints, était devenu un lieu de prostitution, où, entre autres femmes de mauvaise vie, Jean entretenait, comme sa propre épouse, la sœur de la concubine de son père.

Othon répondit à ces bourgeois en colère: « Le pape est un enfant, il se corrigera, et je lui ferai une leçon paternelle. » Jean XII s'excusa; son ambassadeur dit à l'empereur que le feu de la jeunesse lui avait fait commettre, à la vérité, quelques *enfantillages*, mais qu'il allait changer de vie.

Bientôt après, l'empereur apprit que Jean XII avait reçu dans Rome le roi des Lombards Adelbert, son ancien ennemi. Othon marcha sur Rome. Adelbert et le pape prirent la fuite, ce qui embarrassa fort le bon empereur. Sa manière d'agir avec le pape, chef des fidèles, pouvait le brouiller avec ses propres sujets. Il ne trouva rien de mieux que d'assembler un grand concile dans la basilique de Saint-Pierre.

Beaucoup d'évêques saxons, français, toscans, liguriens, et un nombre infini de prêtres et de seigneurs, assistèrent à ce concile. Othon demanda l'avis de l'assemblée. Les pères du concile remercièrent l'empereur de l'*humilité* qu'il faisait écla-

ter, et l'on procéda à l'examen des accusations portées contre le pape Jean XII.

Le cardinal Pierre assura qu'il l'avait vu célébrer la messe sans y communier. Le cardinal Jean lui reprocha d'avoir ordonné un diacre dans une étable; d'autres cardinaux ajoutèrent qu'il vendait les places d'évêque, et l'on cita un évêque âgé seulement de dix ans, consacré par le pape. On en vint ensuite à la liste scandaleuse des adultères du pontife et de ses sacrilèges. On raconta le meurtre d'un cardinal que le pape avait fait mutiler, et qui était mort dans l'opération. On accusa le malheureux Jean XII d'avoir bu à la santé du diable, d'avoir invoqué les démons Jupiter et Vénus, pour gagner aux jeux de hasard; enfin, pour comble d'horreur, on l'accusa d'avoir été publiquement à la chasse.

Je m'imagine que les autres princes vivant en 960 ne valaient guère mieux que Jean XII. Dans le moyen âge, le guerrier se couvre de son armure, le prêtre de son hypocrisie, c'est-à-dire de son pouvoir sur le peuple. On pourrait à volonté les faire changer de rôle; quoi qu'en disent Voltaire et tous les historiens puérils, l'un n'est pas plus méchant que l'autre.

Enfin le cardinal Benoît fut chargé par le concile de lire devant les pères l'acte d'accusation du pape Jean XII. Les évêques, les prêtres, les diacres et le peuple jurèrent l'exacte vérité de tout ce qu'il contenait, et déclarèrent qu'ils consentaient à leur damnation éternelle s'ils avaient avancé la moindre fausseté. A la suite d'une délibération solennelle, le concile pria l'empereur de citer le pape à comparaître<sup>1</sup>.

Othon, ayant toujours peur de l'imbécillité de ses sujets

<sup>1</sup> *Luitprand, Hist.*, lib. VI, cap. VII et VIII, dans Duchesne, tom. III, p. 330.

allemands, voulut employer la douceur; il écrivit à Jean XII qu'ayant demandé à Rome de ses nouvelles il y avait appris des horreurs telles, que, mises sur le compte même des plus vils histrions, elles les couvriraient d'infamie. Il finissait par prier Sa Sainteté de se rendre au concile pour se disculper devant les évêques.

Ceux-ci avaient aussi écrit au pape; il leur répondit : « Nous entendons que vous voulez élire un autre pape; si vous le faites, nous vous excommunions au nom de Dieu, et nous vous ôtons la faculté de conférer les ordres sacrés. » Malheureusement la lettre menaçante de Jean XII contenait une grosse faute de latin, qui ôtait toute sa force à la censure pontificale<sup>1</sup>. L'hilarité fut générale dans le concile.

Les pères adressèrent une lettre plaisante à Jean XII, en le menaçant de l'excommunier lui-même s'il ne paraissait au plus tôt devant eux. A la suite de plusieurs démarches comiques, trop longues à rapporter, les pères choisirent pour pape Léon, *protoscritaire* de la ville de Rome. Le cardinal Baronius et tous les historiens qui attendaient leur avancement de la cour de Rome se sont emportés avec la dernière violence contre ce concile et contre la nomination qu'il fit. Rien de plus juste toutefois, et même rien de plus légal.

Pendant qu'on lui nommait un successeur, Jean XII ne restait pas oisif. Othon, pour être moins à charge à la ville de Rome, avait eu l'imprudence de renvoyer une partie de ses troupes allemandes. Jean XII corrompit, à force d'argent, la populace de Rome, qui essaya d'assassiner l'empereur et le nouveau pape Léon VIII. Le peuple fut repoussé par la garde impériale, qui tua beaucoup de Romains, et le carnage ne

<sup>1</sup> Jean XII avait dit dans sa lettre qu'il privait les évêques de leurs pouvoirs : « *Ut non habeant licentiam nullum ordinare.* »

cessa que lorsque les larmes de Léon VIII parvinrent à toucher l'empereur. Ce prince quitta Rome. Léon VIII n'étant plus soutenu par la présence des Allemands, tout le peuple se souleva contre lui et rappela Jean XII. Ce pape signala sa rentrée dans Rome par les cruautés d'usage en pareille circonstance. Il fit couper le bout de la langue, deux doigts et le nez au malheureux Léon VIII.

Il assembla aussitôt un concile qui maudit celui de l'empereur Othon, et décerna au pape Jean XII les titres de pape *très-saint, très-pieux, très-bénin et très-doux*.

Le pauvre Léon VIII, tout mutilé, avait trouvé le moyen de fuir; il alla joindre l'empereur Othon, qui fut indigné. Ils marchèrent aussitôt vers Rome; mais sur ces entrefaites le très-saint Jean XII, étant allé le soir chez une femme qu'il aimait, y fut tellement maltraité durant la nuit par les mauvais esprits, dit l'évêque de Crémone, qu'il cessa de vivre huit jours après. Aussitôt les Romains nommèrent pape le cardinal Benoît, qui, sous le nom de Benoît V, prétendit excommunier l'empereur. L'armée de ce prince arriva devant Rome et en forma le siège. Benoît parut sur les murs et se montra aux soldats allemands, mais ils se moquèrent de lui. Rome fut prise, Léon VIII rétabli sur son siège, et Benoît V obligé de comparaître devant un concile convoqué pour le juger.

Le pape prisonnier fut conduit au palais de Latran. Un cardinal, délégué par le concile, lui demanda pourquoi il avait osé envahir la chaire de saint Pierre pendant la vie du pape Léon. Benoît ne répondit que ces mots : « Si j'ai péché, ayez pitié de moi. » Le bon empereur Othon ne put retenir ses larmes à ce spectacle, et demanda avec instance qu'on ne fit aucun mal à Benoît. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Benoît, attendri à son tour par ces marques de bonté, se jeta aux pieds de l'empereur et du pape Léon, avoua sa faute, se

dépouilla des ornements pontificaux, et les remit au pape. Les temps modernes, dans lesquels on revêt de si belles phrases les moindres cérémonies, n'ont rien à opposer à cette scène d'attendrissement.

L'empereur Othon quitta l'Italie; les troubles recommencèrent. Léon VIII étant mort, les Romains, d'accord avec l'empereur, élevèrent Jean XIII au trône de saint Pierre. Ce pape traita les grands de Rome avec tant de hauteur, qu'ils conspirèrent contre lui, se saisirent de sa personne, et l'envoyèrent prisonnier dans la Campanie. A cette nouvelle, le bon Othon perdit patience, repassa en Italie, et, quoique les Romains à son approche eussent replacé le pape sur son siège, il fit pendre treize des chefs de la faction ennemie. Jean XIII obtint qu'on lui livrât le préfet de Rome; il le fit périr dans les supplices les plus horribles et les plus prolongés.

Othon le Grand mourut; à Jean XIII avait succédé Benoît VI. Le cardinal Boniface s'empara de la personne du pape, le fit étrangler en prison, et se fit pape. Boniface siégeait à peine depuis un mois, quand il s'aperçut que la place n'était pas tenable. Il s'enfuit à Constantinople avec les dépouilles de la basilique du Vatican. Il eut pour successeur Benoît VII. A la mort de ce pape, Boniface partit de Constantinople pour venir tenter la fortune à Rome; il y trouva un nouveau pape, nommé Jean XIV. Boniface l'emporta sur lui, et le premier usage de son pouvoir fut d'enfermer Jean XIV dans le tombeau d'Adrien et de l'y laisser mourir de faim. Pour intimider les partisans de Jean XIV, son cadavre fut exposé aux regards du peuple. Bientôt après, Boniface périt; son corps battu de verges et percé de coups fut trainé par le peuple devant la statue de Marc-Aurèle.

Il est évident que l'élection d'un souverain avait quelque chose de trop raisonnable pour ce siècle barbare. Au milieu

des dissensions de Rome, se formait un des caractères les plus singuliers et les plus nobles que l'histoire moderne ait à peindre. Le jeune Crescentius était animé de la passion la plus ardente pour la liberté; mais, comme les Girondins de notre Révolution, et Riégo en Espagne, il estima trop le peuple.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, en 985, Crescentius jouissait du plus grand crédit dans Rome. Tous les historiens ont accablé ce grand homme de calomnies, et il les méritait bien, car il semble qu'il voulût affranchir à la fois sa patrie du joug des empereurs allemands et du pouvoir temporel des prêtres. Crescentius voulait que le pape ne fût que l'évêque de Rome : on devine à travers les calomnies des historiens qu'il eut l'idée de remettre en vigueur les anciennes magistratures de la république romaine. Une seule pouvait convenir aux hommes grossiers, altérés d'or et de pouvoir, qui alors habitaient Rome : c'était la dictature.

Crescentius avait contribué à la déposition sanglante de Benoît VI, parce qu'il était de la plus haute importance de substituer un pape sans consistance à un pape dévoué à l'empereur, et soutenu par la crainte qu'inspiraient les soldats allemands. La même cause contribua à la mort de Jean XIV. Jean XV ayant succédé à Boniface, Crescentius voulut employer la force pour l'obliger à entrer dans ses desseins, mais le pape s'enfuit en Toscane, d'où il s'adressa à Othon III pour obtenir des secours. L'arrivée d'Othon et de son armée eût ruiné la cause de la liberté. Le consul Crescentius se raccommoda avec le pape, qui heureusement n'avait d'autre passion que celle de l'argent; Crescentius lui en donna beaucoup, et Jean XV devint son meilleur ami.

Mais le consul n'avait pas des moyens suffisants pour empêcher Othon III de venir chercher à Rome la couronne impériale. Quoi que Crescentius pût faire, Othon marcha vers

Rome; il était sur le point d'y arriver quand on lui annonça la mort du pape Jean; il engagea les Romains à nommer pape Brunon, son neveu, alors âgé de vingt-quatre ans. Ce nouveau pape prit le nom de Grégoire V, et se hâta de couronner Othon, qui aussitôt priva Crescentius de sa dignité de patrice, et le condamna à l'exil. Mais le jeune pape, ayant peur des partisans de Crescentius, fit révoquer la dernière partie de cette sentence.

Tous les projets de l'homme généreux qui avait rêvé la liberté n'en étaient pas moins renversés par l'élévation au trône de saint Pierre d'un prince qui disposait entièrement des soldats allemands. Il restait une ressource à Crescentius : aussitôt après le départ d'Othon III, il chassa Grégoire V et proclama dans Rome le pouvoir des empereurs grecs de Constantinople. Il créa souverain pontife, mais pour le spirituel seulement, Jean Philagathe, archevêque de Plaisance, né sujet des empereurs de Constantinople. Philagathe prit le nom de Jean XVI.

Mais les Romains manquaient de courage; ils étaient légers et avides de changement : les Grecs de Constantinople n'avaient ni les moyens, ni la volonté de protéger le gouvernement de Crescentius. Comme à l'ordinaire, l'empereur allemand marcha sur Rome, accompagné de son pape. Les Romains eurent peur; ils saisirent Jean XVI, et, pour se montrer fidèles à l'empereur, arrachèrent les yeux à ce malheureux pape, et lui coupèrent la langue et le nez. Et voilà les hommes dont Crescentius voulait faire des citoyens!

A la nouvelle de ce qui se passait à Rome, Nil, abbé grec, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata (où le Dominiquin l'a immortalisé par ses fresques sublimes), Nil, quoique parvenu à l'extrême vieillesse, eut le courage d'accourir de Gaëte, où il résidait, pour supplier l'empereur d'épargner ce qui res-

taut de vie au malheureux Jean XVI. L'empereur fut ému; mais Grégoire V fit saisir son malheureux rival, par ses ordres on le dépouilla de tous ses vêtements, et il fut exposé assis sur un âne aux insultes de la populace. En cet état, Jean XVI, qui, à ce qu'il semble, n'avait eu que le bout de la langue coupé, fut forcé de chanter devant le peuple les injures qu'on lui dictait contre lui-même. Il devait répéter entre autres choses, dit l'historien contemporain, que le supplice qu'il souffrait était dû à quiconque essayait d'usurper la chaire de saint Pierre. Au milieu de tant d'horreurs, le malheureux Jean XVI expira; Nil, indigné, menaça l'empereur et le pape de la colère céleste.

A l'approche d'Othon III et de son armée, Crescentius s'était retiré dans le tombeau d'Adrien, qui lui appartenait. Le siège qu'il y soutint et la triste catastrophe qui mit fin à sa vie et à ses généreux projets donnèrent son nom à cette forteresse. Elle était imprenable; mais l'esprit romanesque et l'optimisme de Crescentius le trahirent pour la dernière fois. Ce malheureux crut à une capitulation offerte par le pouvoir absolu offensé, comme les patriotes de Naples en 1800. Othon lui envoya Tamnus, son favori, qui lui jura que s'il se fiait à la clémence de l'empereur, il ne lui serait fait aucun mal. Othon confirma ce serment; il accorda même un sauf-conduit à Crescentius. Le généreux Romain sortit de sa forteresse, et aussitôt il fut envoyé au supplice avec douze de ses principaux amis.

Tamnus, qui avait engagé sa parole à Crescentius, fut touché de repentir à la vue de son supplice. Le fameux Romuald venait de fonder l'ordre des Camaldules; Tamnus entra dans cet ordre. Stéphanie, la veuve de Crescentius, était célèbre par sa beauté et par son grand caractère: Othon en fit sa maîtresse. Il tomba malade, et Stéphanie, ayant trouvé un moment favorable, l'empoisonna.

Dans ce récit, dans le sort de Crescentius, de Tamnus et d'Othon, vous voyez, comme partout, que les âmes fermes et froides ne sont punies que par les remords, si elles en ont, tandis que les âmes tendres et généreuses restent en butte à toutes les mauvaises chances. Elles ne devraient songer qu'aux beaux-arts.

Un Français, homme d'infiniment d'esprit, Gerbert, que le célèbre Hugues Capet avait fait archevêque de Reims, devint pape sous le nom de Sylvestre II. Les contemporains de cet homme supérieur, étonnés de ses succès, le regardèrent comme un des sorciers les plus habiles. On répandit qu'il était parvenu à la papauté par le secours du démon, et de graves prélats ont écrit que Gerbert fut tué par les malins esprits. Mais, suivant eux, plus heureux que Faust, avant de mourir, il se repentit de s'être donné au diable, et confessa sa faute devant tout le peuple romain assemblé dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem (près Saint-Jean-de-Latran). Le tombeau de Gerbert, élevé sous le portique de Saint-Jean-de-Latran, n'a cessé de *suer*, jusqu'à son déplacement, nécessité par certaines réparations à l'église: ce miracle avait lieu même par le temps le plus serein. Muratori, le père de l'histoire italienne du moyen âge, nous apprend, dans sa dissertation cinquante-huitième, que des tombeaux de plusieurs saints on voyait sortir de l'huile, ou de la manne, et il s'étonne sérieusement de ce que ces miracles n'avaient plus lieu en 1740.

L'Église romaine jouit du calme pendant une vingtaine d'années. L'an 1024, le pape Benoît VIII étant venu à mourir, Jean XIX, son frère, qui était encore laïque, acquit le pontificat à prix d'argent. Neuf ans plus tard, le frère de ces deux papes acheta la papauté très-cher pour son fils, qui n'était alors âgé que de dix ans.

Le sort de cet enfant est singulier. Benoît IX, c'est son nom,

n'avait encore que quinze ans quand il fut chassé, pour la première fois, par les principaux seigneurs de Rome; il s'adressa, comme à l'ordinaire, à l'empereur d'Allemagne, qui le replaçait par la force sur son siège. Mais ce pape de seize ans était fort libérin; il faisait mettre à mort les maris dont les femmes lui plaisaient. Les grands seigneurs de Rome prirent la résolution de nommer un autre pape. Un évêque, qui prit le nom de Sylvestre III, les paya fort cher, et fut intronisé.

Trois mois après, Benoît IX, soutenu par ses parents, remonta sur le trône; mais il était accoutumé à une vie voluptueuse; il se voyait des ennemis puissants; il prit le parti de vendre le pontificat à un prêtre romain, plus militaire qu'ecclésiastique, qui se fit appeler Grégoire VI. Grégoire prit un adjoint appelé Clément. Ainsi il y eut trois papes, et même cinq, si l'on veut compter Benoît IX et Sylvestre III, qui n'étaient point morts.

Grégoire VI, Sylvestre III et Benoît IX s'étaient partagé la ville de Rome. Grégoire siégeait à Saint-Pierre, Sylvestre à Sainte-Marie-Majeure, et Benoît à Saint-Jean-de-Latran.

L'empereur Henri III tint un concile à Sutri, en 1046. Les pères déclarèrent nulles les élections de Benoît, de Sylvestre et de Grégoire. L'empereur engagea les Romains à nommer un pape; ils s'y refusèrent. Henri convoqua à Rome les évêques qui avaient composé le concile de Sutri; enfin, comme il était aisé de le prévoir, le choix tomba sur un Allemand.

A peine une année s'était-elle écoulée, que ce pauvre homme fut empoisonné par ordre de Benoît IX, qui réussit ainsi à remonter, pour la troisième fois, sur le siège de saint Pierre.

Ce succès étonna les contemporains, qui accusèrent ce beau jeune homme de magie. Le cardinal Bennon rapporte que Benoît IX avait porté cet art si loin, qu'il se faisait suivre dans

les bois par ses plus belles diocésaines, auxquelles il inspirait de l'amour au moyen d'opérations diaboliques. Il en fut bien puni, mais seulement après sa mort. Les auteurs les plus graves rapportent qu'on le voyait se promener dans les égouts de Rome. Sa forme était celle d'un monstre qui joignait au corps affreux d'un ours les oreilles et la queue d'un âne. Interrogé par un saint prêtre au sujet d'une si étrange métamorphose, Benoît répondit qu'il était condamné à errer sous cette horrible figure jusqu'au jour du jugement dernier.

Bientôt après, en 1054, nous voyons le fameux Hildebrand, dépêché en Allemagne par les Romains pour s'entendre avec l'empereur sur le choix d'un pape. On nomma le favori de l'empereur; cet Allemand prit le nom de Victor II. Ses mœurs trop sévères épouvantèrent les Romains, qui cherchèrent à s'en défaire par le poison. Nicolas II, le dernier de plusieurs papes insignifiants, vint à mourir. Le cardinal Hildebrand était maître de tout dans Rome; il fit élire un pape inconnu à l'empereur et dont il était sûr; il régna ainsi pendant douze ans sous le nom d'Alexandre II, et à sa mort monta sur le trône. Je laisse à d'autres le soin de vous raconter ce que fut Grégoire VII. Un écrivain justement célèbre nous fait espérer l'histoire de ce grand homme<sup>1</sup>.

23 novembre. — Nous connaissons un jeune Russe fort noble, immensément riche; et demain, s'il devenait pauvre et portait un nom inconnu, il n'aurait absolument rien à changer à ses manières, tant il est peu affecté. Ceci paraîtra une exagération de ma part. L'incrédulité n'aurait plus de bornes si j'ajoutais qu'il est fort bel homme.

<sup>1</sup> M. Villemain, de l'Académie française. J'engage le lecteur à chercher les articles de tous ces papes, de Formose en 891, à Grégoire VII